

Nicolas Boileau Despréaux

LETTRE XIII

Source : *Œuvres complètes de Boileau*, accompagnées de notes historiques et littéraires et précédées d'une étude sur sa vie et ses ouvrages par A. Ch. Gidel, t. 4, Paris, Garnier, 1873, p. 193-195.

LETTRE XIII.¹

RÉPONSE A LA LETTRE
 QUE SON EXCELLENCE M. LE COMTE D'ÉRICEYRA
 M'A ÉCRITE DE LISBONNE,
 EN M'ENVOYANT LA TRADUCTION DE MON ART POÉTIQUE
 FAITE PAR LUI EN VERS PORTUGAIS.

1697.²

Monsieur,

Bien que mes ouvrages aient fait de l'éclat dans le monde, je n'en ai point conçu une trop haute opinion de moi-même ; et si les louanges qu'on m'a données m'ont flatté assez agréablement, elles ne m'ont pourtant point aveuglé. Mais j'avoue que la traduction que Votre Excellence a bien daigné faire de mon *Art poétique*, et les éloges dont elle l'a accompagné en me l'envoyant, m'ont donné un véritable orgueil. Il ne m'a plus été possible de me croire un homme ordinaire, en me voyant si extraordinairement honoré ; et il m'a paru que d'avoir un traducteur de votre capacité et de votre élévation étoit pour moi un titre de mérite, qui me distinguoit de tous les écrivains de notre siècle. Je n'ai qu'une connoissance très-imparfaite de votre langue,³ et je n'en ai fait aucune étude particulière. J'ai pourtant assez bien entendu votre

1. Publiée par Boileau lui-même, dans les deux éditions de 1701. « Il y monte un peu son style au ton portugais, » fait observer fluement de Saint-Sorin.

2. Cette date, qui n'est pas dans la lettre publiée par Boileau, résulte de ce qui est dit dans la lettre à Brossette, n° cv, du 10 de juillet 1701.

3. Voir la lettre à Brossette du 10 juillet 1701.

traduction pour m'y admirer moi-même, et pour me trouver beaucoup plus habile écrivain en portugais qu'en françois. En effet, vous enrichissez toutes mes pensées en les exprimant. Tout ce que vous maniez se change en or, et les cailloux mêmes, s'il faut ainsi parler, deviennent des pierres précieuses entre vos mains. Jugez après cela si vous devez exiger de moi que je vous marque les endroits où vous pouvez vous être un peu écarté de mon sens. Quand, à la place de mes pensées, vous m'auriez, sans y prendre garde, prêté quelques-unes des vôtres, bien loin de m'employer à les faire ôter, je songerois à profiter de votre méprise, et je les adopterois sur-le-champ pour me faire honneur ; mais vous ne me mettez nulle part à cette épreuve. Tout est également juste, exact, fidèle, dans votre traduction ; et bien que vous m'y ayez fort embelli, je ne laisse pas de m'y reconnoître partout. Ne dites donc plus, monsieur, que vous craignez de ne m'avoir pas assez bien entendu. Dites-moi plutôt comment vous avez fait pour m'entendre si bien, et pour apercevoir dans mon ouvrage jusqu'à des finesses que je croyois ne pouvoir être senties que par des gens nés en France, et nourris à la cour de Louis le Grand. Je vois bien que vous n'êtes étranger en aucun pays, et que, par l'étendue de vos connoissances, vous êtes de toutes les cours et de toutes les nations. La lettre et les vers françois que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire en sont un bon témoignage. On n'y voit rien d'étranger que votre nom, et il n'y a point en France d'homme de bon goût qui ne voulût les avoir faits. Je les ai montrés à plusieurs de nos meilleurs écrivains. Il n'y en a pas un qui n'en ait été extrêmement frappé, et qui ne m'ait fait comprendre que s'il avoit reçu de vous de pareilles louanges, il vous auroit déjà récrit

des volumes de prose et de vers. Que penserez-vous donc de moi, de me contenter d'y répondre par une simple lettre de compliment? Ne m'accuserez-vous point d'être méconnoissant¹ ou grossier? Non, monsieur, je ne suis ni l'un ni l'autre; mais franchement je ne fais pas des vers ni même de la prose, quand je veux. Apollon est pour moi un dieu bizarre, qui ne me donne pas comme à vous audience à toutes les heures. Il faut que j'attende les moments favorables. J'aurai soin d'en profiter dès que je les trouverai; et il y a bien du malheur si je ne meurs enfin quitte d'une partie de vos éloges. Ce que je vous puis dire par avance, c'est qu'à la première édition de mes ouvrages, je ne manquerai pas d'y insérer votre traduction,² et que je ne perdrai aucune occasion de faire savoir à toute la terre que c'est des extrémités de notre continent, et d'aussi loin que les colonnes d'Hercule, que me sont venues les louanges dont je m'applaudis davantage, et l'ouvrage dont je me sens le plus honoré.

Je suis avec un très-grand respect,

De Votre Excellence,

³ Très-humble et très-obéissant
serviteur,

D***.

1. Ce mot, qui a vieilli, mériterait d'être conservé. (LAVAUX.) « Dont s'ensuivroit non-seulement une ingratitude et mescoignoissance de la miséricorde de Dieu envers nous. » (CALVIN, *Instit.*) « Leurs bienfaits envers l'Eglise, ses mesconnoissances envers eux. » (D'ALB. *Hist.*, I, 106.) « C'est un monstre d'orgueil et de méconnoissance. » (TRISTAN-MARIANNE, II, 6.) « La résistance à laquelle ma dignité m'avoit obligé ne venoit d'aucun principe de méconnoissance. » (RETZ, II, 87.) Voir le *Dictionnaire de la langue française*, par M. E. Littré.

2. Il n'en a rien fait. Voir la lettre du 10 juillet 1701, à Brossetto.

3. *Le*, qu'il faudrait ici, manque à toutes les éditions, même à celles de 1701. (B.-S.-P.)